

De l'esthétique au politique

Jean-Philippe Martel

Numéro 332, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martel, J.-P. (2021). Compte rendu de [De l'esthétique au politique]. *Liberté*, (332), 68-68.

De l'esthétique au politique

Jean-Philippe Martel

Ben Lerner
The Topeka School
FSG Originals, 2019, 304 p.

C'est un ami qui m'a offert *Au départ d'Atocha*, le premier roman de Ben Lerner (2011, traduit en 2014). « Le personnage m'a fait penser à toi, il m'a dit. C'est pour ça. » Je me suis aussitôt méfié.

Le roman raconte les déambulations d'un poète américain nommé Adam Gordon. Il pourrait être lu comme un *Bildungsroman* consacré à l'épanouissement d'une vocation littéraire, mais se distingue du modèle par la nonchalance de son narrateur, qui erre et multiplie les mensonges au lieu de se mettre au travail. L'indécidabilité de la « réussite » finale désamorce la complaisance que d'autres auteur-trices, abordant des questions semblables, n'ont pas toujours su éviter. Sinon, j'avais raison de me méfier ; comme Gordon, j'ai du mal à éprouver la moindre « expérience esthétique » : « voilà sans doute mon expérience esthétique la plus intense, ou du moins ce qui s'en rapprochait le plus : l'expérience profonde de l'absence de profondeur. » Ce trait de caractère, qui procède d'une incapacité à se reconnaître entièrement, au premier degré, dans une représentation, est aussi politique – j'y reviendrai.

IO: 04, le roman suivant, cède la place à un personnage analogue, qui pourrait être le même : promeneur désinvolte, écrivain sans y croire, il reste indécis face au projet de son amie, qui souhaite se faire inséminer ses gamètes. Le grand intérêt du livre, échevelé, tient à certaines scènes absolument géniales, où différents niveaux de lecture se touchent pour ne plus parler que de littérature, comme lorsque le héros est emmené dans un entrepôt où sont rangées des œuvres d'art qui, après avoir subi des accidents ayant justifié la réclamation de leur valeur aux compagnies qui les assuraient, ont été démonétisées. Deux toiles ayant déjà fait partie d'un triptyque dont la troisième pièce a été perdue sont ainsi décrites ; leur propriétaire en a réclamé la valeur, et l'assureur, pour ne pas les avoir remboursées en vain, les a fait retirer du marché. La question de la valeur de l'art est aussi rejouée par le narrateur, qui mise sur son premier succès littéraire pour financer, grâce à la spéculation sur le succès de son prochain livre (que nous lisons), l'insémination intra-utérine de son amie, qu'il n'aurait autrement pas les moyens de soutenir.

The Topeka School, publié en 2019 (pas encore traduit), s'inscrit dans la même veine. La narration y est divisée entre trois instances : Jonathan, le père ; Jane, la mère, autrice féministe à succès ; et Adam Gordon, leur fils, au « il ». Les mêmes thèmes y sont abordés : la filiation, l'appel de la poésie, sa fonction et sa spécificité. Toutefois, l'ethos mis en place ne repose plus sur la même désinvolture (le narrateur, parfois, parle depuis sa position de poète consacré, ce qui mine un

peu la sympathie qu'il inspire). D'ailleurs, les scènes où les niveaux de lecture se recoupent sont plus rares et plus forcées. Je pense au chapitre intitulé « The New York School », où deux voyages en avion, à des périodes différentes, sont mis en relation avec les états d'esprit parallèles du père et du fils, pour s'achever, de manière ostentatoirement magistrale, sur l'atterrissage des avions, en même temps que sur celui des hommes.

Mais le livre reste intéressant. Ma scène préférée se trouve au début du roman, quand, une nuit, le jeune Gordon entre dans une maison qu'il croit appartenir à ses beaux-parents, mais qui, malgré son plan identique, est décorée de telle sorte qu'elle ne peut pas être la leur – ce qu'il découvre en allumant la lumière. Cette ouverture sur la sérialité est programmatique de tout le roman. Elle évoque en effet la multiplication de points de vue semblables, dont les multiples itérations n'ajoutent rien à « la sérialité du bruit ambiant », dans laquelle le sens se perd : « *"The opposite of a truth [...] is a falsehood; but the opposite of a profound truth [...] may be another profound truth". It either is or is not August [...]; but if I say that life is pain, that is true, profoundly so; so, too, that life is joy; the more profound the statement, the more reversible.* » [« "Le contraire du vrai [...] est le faux, mais le contraire d'une vérité profonde [...] peut être une autre vérité profonde." Nous sommes ou nous ne sommes pas au mois d'août [...]; mais si j'affirme que la vie n'est que douleur, c'est vrai, profondément vrai ; idem si j'affirme que la vie n'est que joie ; plus l'assertion est profonde, plus elle est réversible. »]

C'est là le propos essentiel du livre, qui présente la préhistoire de la dégradation du discours public liée à la désinformation et à la montée de cette droite de plus en plus décomplexée dans son rapport à la domination : les relations tendues entre les finissants à la Topeka School ; leurs bagarres, excusées par les adultes (« *boys will be boys* ») ; la langue conçue comme une arme, aussi bien dans les *rap battles* que dans les *policy debates* auxquels participe Gordon et où il s'agit moins d'argumenter que d'égarer, voire d'écraser son interlocuteur. Le cul-de-sac est évité lorsque Gordon s'identifie – au « je » et malgré ses préventions esthétiques – aux discours mis de l'avant par un groupe de citoyen-nes protestant contre la séparation des enfants et des parents à la frontière des États-Unis et du Mexique, sous le gouvernement Trump. Ce passage de l'esthétique au politique signe la conclusion de cette trilogie romanesque sur « l'autonomie » du poétique, où l'identification au premier degré vient redonner du sens à un monde dont l'éclatement discursif a fini par faire le jeu de la haine et de la violence. ●